

Les chants de l'invisible

Quand je suis arrivée dans ce Sud, on m'a dit que le vent d'ici rendait fou. Le vent d'ici, c'est la Tramontane. Il a traversé les montagnes dans un souffle. Il s'est engouffré dans les couloirs et les reliefs et il arrive dans les palmiers pour cogner. La tramontane, ça cogne aussi dans les tempes, ça bouscule les idées et ça fait grimacer, visage et yeux fermés pour ne rien laisser passer. Ce vent déséquilibre, fait chanceler, parfois tomber.

Quand je suis arrivée dans ce Sud, j'avais déjà gagné l'enfer et pas le paradis. Cogner, je sais ce que ça veut dire. Je m'appelle Mona et j'ai 27 ans. Mon corps a traversé des déserts et des mers, une longue errance entre Sud et Nord, Nord et Sud, Orient et Occident, sans boussole et sans cap. Mon âme a souffert du départ et de l'arrivée. Je traçais des ronds douloureux sur la terre.

C'est dans un petit village de pêcheurs, au bord de la Méditerranée que j'ai posé mon histoire. Ce village, je l'ai choisi à cause du vent. Ça peut paraître curieux et je ne raconte cette histoire qu'à des amis, fidèles ou de passage, qui sauront comprendre ces choix du cœur, qui semblent absurdes mais qui prouvent qu'on est vivants. Ecoutez la, mes amis.

Je m'étais donc arrêtée par hasard dans ce village, comme une escale, juste pour voir la mer. Je suis descendue du train qui me guidait dans mon interminable errance vers la frontière espagnole. Le voyage devait continuer jusqu'à Barcelone où un ami pouvait m'héberger quelques jours et me donner de l'argent envoyé par ma famille. Puis, je devais revenir dans un foyer à Paris pour espérer obtenir des papiers et poursuivre ma demande d'asile. Quand je suis sortie de cette petite gare ce matin-là, le vent m'a saisie comme si mille diables avaient attrapé chaque recoin de mon corps, du bout de ma tresse jusqu'aux chevilles. Mes os ont grincé, gémi. J'ai bataillé jusqu'à la plage, les yeux piqués et le souffle coincé dans ma gorge. Epuisée, je me suis mise à l'abri et mes pas m'ont guidée dans une petite boutique de plage où j'ai acheté une robe d'été rouge cerise. Elle ne dissimulait plus les marques de mon histoire souterraine mais je ne voulais plus me cacher. La vendeuse a chanté que j'étais jolie. La robe a aimé le vent.

Ma robe, mes fantômes et moi, on s'est assis près de la plage. Les ongles du sable griffaient mon corps et faisaient barrière vers l'eau tiède. Je me suis contentée du muret. Et là, pour la première fois depuis mon départ précipité un an auparavant, depuis l'exil forcé de Téhéran, face à la mer grise et ses dentelles blanches, j'ai tout lâché. Une digue a sauté. Le fracas du vent a couvert mes cris et mes larmes, le souvenir de la peur moite et sa délivrance. Quand la tramontane s'est enfin essoufflée, je n'étais plus qu'une petite boule rouge ridicule, une pauvre

Iphigénie sacrifiée aux tempêtes. Meurtrie, exilée, si seule, mais vivante et si loin maintenant de mes sœurs de combat. Le soleil a chauffé mon dos et j'ai posé mes pieds durs dans le sable enfin apaisé. A son contact, j'ai pris une décision : Rester ici, dans ce village, longtemps, et oublier Barcelone. Ça ne me disait rien cette ville de toute façon. Je craignais les villes maintenant. C'est rempli d'yeux malveillants qui vous observent à votre insu. Des espions pour vous coincer, des voisins pour vous épier, des policiers pour vous coffrer, et plus si affinités. L'anonymat de la ville permet toutes les dérives. Très peu pour moi.

Je rêvais d'un monde ouvert qui laisse circuler la joie et la lumière, le vent et ses musiques. J'avais devant moi un village lumineux sous le soleil de mai. Des pins et des cactus timides. Des nageurs aux yeux rieurs, des bronzées au ventre de loutre lustré et tout ce petit monde affairé, heureux sans le savoir, des côtes de la Méditerranée.

Pour travailler, j'étais prête à faire n'importe quoi. Mon français hésitant et ma demande d'asile n'étaient pas vraiment un atout pour les employeurs, sauf pour ceux qui préfèrent se tenir aux marges du droit pour plus d'argent dans leur poche et moins dans celles de la République, comme on dit ici. Dans ces conditions, comme à Paris, j'ai rapidement trouvé un emploi de plongeuse dans un restaurant de plage à la cuisine d'une propreté douteuse. Le patron bourru me laissait dormir sur place en échange d'un travail aux horaires épuisants. Le matin, je me lavais aux toilettes et je profitais de mes rares pauses pour aller nager dans cette mer à la fois belle et cruelle. Malgré les regards parfois curieux ou hostiles, malgré la solitude, je me sentais reliée à cet endroit et à ses habitants et je l'aimais plus encore quand arrivait le vent. Sans prévenir, il vidait la plage et les terrasses. La tramontane régnait seule en maître sur son lumineux royaume.

Ce matin-là de juillet, le vent est arrivé quelques heures après le lever du soleil et les nuages autour de moi tremblent sous ses assauts. Je me plante devant la mer et je le laisse s'emparer de mon corps et de mon âme pour me remuer puis m'apaiser. Je suis le Shiva créateur aux mille bras qui dansent, je suis un cerf-volant, un arbre à la peau d'écorce nue. **Le vent souffle dans ma tête tout le temps, il chasse les nuages, les gros, ceux qui font couler les yeux. C'est bien pratique le vent.** Et puis, le vent crée des musiques dans ma tête, des tempos, des mélodies et des vibrants murmures de feuilles. La mer ronfle et gronde, le sable respire vite. C'est une symphonie, le vent.

En remontant vers le restaurant, j'ai rencontré un couple d'habitues qui avaient gagné ma confiance. Michèle et Jean avaient souvent voyagé en Iran et ils aimaient mon pays. Mon pays

où ma mère repose sous le parfum des roses. Avec eux, j'avais renoncé à mon mutisme et entrouvert ma carapace. En dépit de notre amitié sincère, je n'ai jamais pu leur raconter ce que j'avais vécu mais je crois qu'ils le devinaient quand même entre mes silences. Ils vivaient près du village aux beaux jours dans une jolie maison dont l'été résonnait de rires. Comme moi, Michèle est musicienne. Elle compose au piano des bulles de beauté douces qui racontent la lumière de la Méditerranée. Il y a dans ses compositions un peu de la poésie de Debussy et des chants d'oiseaux de Messiaen. Ses notes s'aiment entre elles et coulent dans le corps comme le sable entre mes doigts. Elles sont à l'image de cette grande femme robuste, aux cheveux d'argent toujours fluides dans le vent.

Nous nous sommes installés à l'abri de la tramontane pour boire un café. Après quelques minutes de conversation, Michèle et Jean ont échangé un regard complice avant de me proposer de venir vivre dans un cabanon dans leur jardin. L'hiver, en leur absence, je pourrais occuper la maison et m'occuper de leurs plantes. L'été, je pouvais donner de temps en temps un coup de main en cuisine, « rien de bien méchant, hein » m'avaient-ils annoncé dans un sourire. « Et puis, tu pourras utiliser le piano quand tu veux. Il est triste et abandonné quand nous ne sommes pas là. ». Ils m'ont regardé l'air vaguement inquiet que je refuse cette proposition ou que je me sente humiliée. J'ai sauté, les larmes aux joues, au cou de Michèle. Mon exil s'adoucissait-il enfin ?

Le lendemain de cette invitation, j'ai quitté mon arrière-cuisine et sa dure banquette, sans pour autant renoncer au travail qui me faisait vivre et que j'avais fini par apprivoiser. J'ai rassemblé dans un sac de supermarché mes maigres possessions et le peu de souvenirs que j'avais pu emporter dans ma fuite. Parmi eux, un harmonica pour pouvoir jouer de la musique partout et un recueil de poèmes fané de Simin Bhebahani que mon père m'avait offert à mes 18 ans. Je récitais souvent ses vers :

« Je te reconstruirai, ma patrie.

Même avec l'argile de ma propre âme.

Je te bâtirai des colonnes.

Même avec mes propres ossements. »

Avec douceur, je me suis reconstruit un nid dans ce cabanon, sous les pins gonflés de cigales et de sève. Matin après matin, j'ai repris mes habitudes d'avant l'exil. Aux premières heures du jour, avant le frottement des cigales et les cris de gorges blanches des tourterelles, j'écrivais ma musique et je la jouais sur un petit clavier d'enfant. J'imaginai dans ma tête le son perlé des

harpes, le rire fragile des cymbales. Tout mon travail de ce premier été heureux a été inspiré par le vent. J'ai puisé dans la tramontane de mon Sud un univers musical charnel, faits de caresses, de frottements et de coups aussi. La nuit, j'épiais le choc régulier des mousses de vagues sur les rochers et les échos lointains de la fête des corps. Parfois aussi, j'écoutais le piano, compagnon noir de l'insomnie de Michèle.

Quand mes compositions ont été suffisamment travaillées, Michèle m'a fait rencontrer des amis musiciens avec lesquels j'ai pu mettre en musique mes partitions de papier. L'idée de s'inspirer du vent et de le retranscrire en musique les faisait rire car ils détestaient plutôt cette rude tramontane qui ruinait leurs jours de plage et gelait leurs jours d'hiver.

L'un d'eux, Victor, fin violoncelliste, est devenu mon doux amant. Quand je me tenais blottie dans les bras de Victor, mes fantômes osaient moins leurs visites nocturnes. Mes fantômes étaient des gens discrets...

Une année a passé. Une année sans parler à ceux qui me restaient en Iran pour ne pas courir le risque d'être repérée. J'avais de rares nouvelles par des amis iraniens en Europe qui créaient un lien fragile avec mon pays. Mon premier hiver dans le village et la maison désertés a gelé mes doigts sur le piano. De temps à autre, la tramontane venait me rendre visite et me bousculer, comme à une vieille amie et je ressentais plus encore sur ma peau blessée la morsure de l'exil. Seules la cuisine, la poésie et la musique recréaient parfois fugacement la magie de mon univers disparu, épicé, odorant. Puis l'été est revenu, sans doute poussé par le vent. Michèle, Jean, Victor et les autres ont rapporté dans la maison leurs rires et leurs instruments. Un soir d'été, au cours d'un dîner sous la tonnelle parfumée, Victor et ses amis m'ont proposé de participer en aout à un concours de compositions contemporaines, sur le thème du vent. « Tu as tes chances » claironnaient-ils et Jean, d'habitude si taciturne, osa même me dire « Ta dernière composition est juste sublime. Vas-y ».

J'y suis allée, les mains moites et le cœur cognant. Le concours avait lieu dans le cloître de l'abbaye d'un petit village des Corbières, encerclé de vignes et d'herbes sèches. Scintillante magie dans l'écrin velours de la nuit. Les amis musiciens se sont surpassés pendant le concert des « chants de l'invisible ». Je les dirigeais depuis mon piano, tout près du public dans la cour de l'abbaye, silencieux et recueilli. Comme le vent, ma musique glissait dans l'air chaud, rampait sur le sol, frappait la pierre pour mieux la caresser ensuite au détour d'un solo de piano. Comme le vent, elle suspendait la respiration, accélérât les pouls et piquait les yeux.

Je n'ai pas gagné le concours mais j'ai reçu beaucoup d'éloges et d'encouragements, de sourires, de mercis. Certains auditeurs m'ont murmuré, presque honteux, qu'eux aussi aimaient le vent mais qu'ils le taisaient de peur que personne ne les comprenne. Ils étaient reconnaissants que j'ai mis en musique cette force invisible. Après les concerts, ce soir-là, toute une bande joyeuse s'est retrouvée à la terrasse d'un joli restaurant près de l'abbaye. Victor m'a présenté à un de ses amis, journaliste de la presse régionale, qui a voulu connaître mon histoire. Gonflée de fierté, j'ai accepté qu'il écrive un article et qu'il y cite mon nom. Dans l'excitation de cette chaude soirée où j'étais fêtée, j'aurais dû rester cachée.

L'article du journaliste a été publié le lendemain. Il y était question du concours de musique contemporaine et d'une jeune Mona, compositrice iranienne douée, réfugiée en France et qui avait fui son pays pour sauver sa peau après y avoir vécu des choses terribles. Suivaient des considérations politiques sur les révoltes en cours dans mon pays et sur le courage des femmes et des hommes qui résistaient à l'oppression. J'étais également citée sur le programme du concours et sur les réseaux sociaux. J'apportais une touche d'exotisme bienvenue à ces manifestations. On me disait courageuse, moi qui me sentais si honteusement lâche d'avoir fui.

Et puis, c'est arrivé, quelques jours après, le 15 août exactement. Un message anodin dans ma boîte mail, en persan. Un expéditeur inconnu. Le message disait « on sait où tu es. Nulle part, tu ne seras tranquille ». Quelques mots et le monde s'écroule. Ce n'est plus la tramontane qui souffle. C'est une tornade violente et stridente qui met en morceaux, méthodiquement, par cercles concentriques, mon ordinateur, ma table de bois, le cabanon, le jardin de pins et le village. Et tout le reste autour. Ma tête a éclaté.

Je me suis réveillée dans un univers bleuté et feutré. Je sens le contact de Victor dans ma main. Il me dit des mots rassurants, des mots d'amoureux qui n'éteignent pas l'incendie de ma peur. Elle est revenue, cette palpitante peur, et elle remplit mon univers de fantômes sanglants que j'avais presque oublié. J'arrive à peine à respirer. Le ciel même, vu de ma fenêtre, est comme délavé et le temps s'étire et s'effiloche. Combien de temps s'est-il passé ? Des jours, des semaines ? Les médecins sont optimistes. On me parle de traumatismes, de psychologues, de thérapies. Je prends tout, pourvu qu'on me sorte de là.

Fin août, Victor m'appelle dans ma chambre d'hôpital. Je ressens l'excitation dans sa voix quand il m'annonce qu'une maison de disques allemande a beaucoup aimé la composition jouée pendant le concours et m'invite à Berlin pour discuter des termes d'une collaboration. « C'est une chance inouïe. Je viendrai avec toi, tu changeras de nom. Tu verras, on va repartir sur de

nouvelles bases et tu seras en sécurité ». Ma bouche est sèche et je peine à former mes mots. Finalement, j'arrive péniblement à articuler dans un sourire mouillé de larmes « et ils ont la tramontane, à Berlin ? ».

FIN